

Études littéraires africaines

BONI Tanella, *Les baigneurs du lac rose*, NEI (Nouvelles Editions Ivoiriennes, 01 BP 1818 Abidjan 01)

Madeleine Borgomano



Numéro 4, 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042391ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042391ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Borgomano, M. (1997). Compte rendu de [BONI Tanella, *Les baigneurs du lac rose*, NEI (Nouvelles Editions Ivoiriennes, 01 BP 1818 Abidjan 01)]. *Études littéraires africaines*, (4), 46–48. <https://doi.org/10.7202/1042391ar>

■ BUABUA WA KAYEMBE MATHIAS, *DIEU SAUVE L'AFRIQUE*, KINSHASA. EDITIONS CLAIRIÈRE (IMPR. SAINT-PAUL), 1996, 240 PAGES

Par le président en exercice de l'Union des écrivains zaïrois, un roman rédigé en 1980 et consacré à la lutte révolutionnaire pour une "Azanie" libérée de l'apartheid. *Dieu sauve l'Afrique*, qui relaie *Les flammes de Soweto* du même auteur, est donc à ranger parmi la production littéraire inspirée par l'Afrique du Sud et le combat de l'ANC. Ce roman, ainsi marqué par son temps, appartient aussi à la sphère de production locale et témoigne par son tour épique de la prégnance au moins imaginaire du thème de la guérilla. Certains noms propres - comme celui de l'héroïne, Nyota (l'étoile), qu'on voit costumée en "Che" sur la couverture - renvoient à l'Afrique centrale plutôt qu'australe.

■ Pierre HALEN

■ BONI TANELLA, *LES BAINEURS DU LAC ROSE*, NEI (NOUVELLES EDITIONS IVOIRIENNES, 01 BP 1818 ABIDJAN 01)

Tanella Boni, comme la plupart des écrivains africains publiés surtout en Afrique, ou dans de petites maisons d'édition provinciales, n'est pas du tout diffusée, et donc guère connue en France. Pourtant son écriture originale et souvent poétique et sa vision non conventionnelle du monde ivoirien rendent ses livres très attachants.

Tanella Boni a d'abord écrit un recueil de poèmes, *Labyrinthe*, qui a été publié en 1984, par les éditions Akpagnon. Elle n'est venue au roman qu'ensuite, peut-être avec un peu de regret ? Mais qui lit encore la poésie ? Ce premier recueil pourtant était très prometteur. Tanella avait trouvé une voix légère, fragile, "murmures" de sable et de vent, tout près du silence. Ne le fallait-il pas pour cette méditation discrète et pourtant rétive sur les femmes ? "Eve ou n'importe quoi", "non-homme, toi" ? Butant contre la tradition-trahison, cette "chanson douce" se veut aussi chant de révolte, mais surtout contre le sort fait aux femmes. Et ce n'est pas si fréquent, dans ces années-là, pour une voix de femme vivant en Afrique.

Le deuxième livre de Tanella est un roman, *Une vie de crabe* (NEAS, Dakar, 1991). Curieux roman où l'on sent affleurer, souvent, la veine poétique. L'histoire, racontée à plusieurs voix, est celle d'une jeune femme actuelle, instruite et intelligente, qui s'émancipe et se libère progressivement des "pères" (car le mari qu'on lui a donné est aussi, par l'âge, le rôle social et l'argent, un père) et des contraintes, qui sont autant celles de la tradition que celles du conformisme et du confort (auxquelles d'ailleurs elle s'était d'abord soumise avec une certaine volupté). Renonçant aux avantages d'une servitude dorée, Léti choisit les risques de la liberté. Cette quête individuelle, qui n'aboutit qu'à une vie fort difficile et incertaine, et

qui soulève la réprobation générale, se vit sur un fond de grèves d'étudiants. Elle figure aussi les commencements difficiles de la lutte contre un pouvoir installé et apparemment stable, mais aussi fortement corrompu. Mais le roman ne délivre pas de "message", il en reste au stade des incertitudes et c'est justement ce qui le rend attachant, en même temps qu'assez indéfinissable. Car il arrive au récit de se noyer un peu dans les méandres du texte et de flotter entre les genres. Ainsi bascule-t-il, à la fin, dans l'onirique, voire même le fantastique délirant.

Tanella Boni publie ensuite deux livres pour enfants, *De l'autre côté du soleil* (1991) et *La fugue d'ozone* (1992) (Edicef-jeunesse) où elle exerce ses talents de conteuse sur des histoires toujours aux confins du merveilleux.

Les baigneurs du lac Rose, publié fin 1995, diffère beaucoup du premier roman. On y retrouve cependant, comme personnage principal, une jeune femme dont le nom de Lénie fait écho à celui de la Légi d'*Une vie de crabe*, et qui lui ressemble tout en étant très différente. Ivoirienne, comme elle (et comme l'auteur), également instruite, pourvue d'un métier (journaliste) et libre, elle vit aussi à Abidjan. La capitale de la Côte-d'Ivoire est nommée avec ses quartiers et sa topographie précise (elle ne l'était pas dans le précédent roman). Sont nommés aussi bien d'autres lieux où circule l'héroïne, Katiola le fleuve Bandaman, et même le "lac Rose" du titre, qui existe effectivement au Sénégal, non loin de Dakar. La situation de la Côte-d'Ivoire a beaucoup changé, au moins en surface et la parole s'est libérée. Tout se passe comme si cette démocratie naissante, quoique balbutiante, autorisait l'arrachement des pseudonymes, au moins de ceux qui brouillaient, tant bien que mal, dans les romans de naguère, l'espace africain. En ce sens, *Les baigneurs du lac Rose* s'inscrit dans l'évolution politique du pays et l'histoire (ou plutôt les histoires compliquées) que raconte le roman ne sont pas dissociables de cette situation.

S'entremêlent l'aventure amoureuse de Lénie qui rencontre près d'un lac, un soir de tornade, Yété, "l'homme de sa vie". Mais qui le voit aussi, bien vite, monter dans un train et disparaître pour neuf ans. Elle le retrouvera finalement à la fin du roman, au bord d'un autre lac, ce "lac Rose", à la fois réel et symbolique de métamorphose.

Cependant, ce n'est pas Yété qu'elle recherche. Elle poursuit une quête beaucoup plus ambitieuse et moins personnelle, en se lançant sur les traces du "Conquérant" "Misora" en qui l'anagramme transparente laisse facilement deviner "Samory". Ce que voudrait Lénie, avec obstination, c'est "tuer le mythe de Misora". Car ce mythe a quitté les livres d'histoire et continue à s'imposer partout. "Misora", le héros de la résistance, est devenu héros national et tend à se réincarner de diverses façons. Ainsi voit-on apparaître sur son cheval blanc un "Misora II" qui prêche dans les bidonvilles.

Fascinée par le héros au turban blanc, mais rebelle et non conformiste, Lénie entame la lutte contre ce "père" de la nation, lointain, mythique et multiple mais d'autant plus inquiétant : "Les mythes la fascinaient et

Lénie s'amusa à les dégonfler, à les trouser (...)” (p. 31). Car “Misora”, c'est l'héroïsme guerrier sans acception de personne, la figure de la résistance, mais dans le mépris et l'écrasement des valeurs individuelles, le non respect de la vie et en particulier de celle des femmes. Le roman s'attarde quelques lignes sur un épisode particulièrement sauvage de massacre de dix jeunes vierges qui avaient “égayé la nuit” (p. 79) du Conquérant et de ses “fosas” (les “sofas” de Samory !).

Autour de la figure idéalisée du Conquérant farouche, des hommes se liguent et tentent d'empêcher l'entreprise iconoclaste de Lénie (qui ose regarder, à la loupe, sur de vieilles photographies, le visage de l'homme, derrière l'image du héros) : “Tu risques de profaner sa mémoire” lui dit-on. Mais elle découvre que “rusés comme des crabes [...] ils voulaient s'installer à la tête des affaires du pays [...], se préparer une petite fortune” (p. 112). Ainsi le mythe devient-il un masque efficace des ambitions personnelles en même temps qu'un puissant appui. A cause du mythe, l'histoire ne peut que tourner en rond, devenir un cercle vicieux.

La transposition, ludique plus que dissimulatrice, du nom du Conquérant (“Samory-Misora”), produit alors un double effet. Très irrespectueuse (adoucissante, féminisante, mais aussi en écho probable avec la “misovire” de Werewere Liking - ce qui ferait de ce “Misora” une véritable contradiction interne), cette anagramme se veut aussi conjuratoire, à la façon d'un exorcisme.

L'entremêlement des histoires est complexe et fait penser à la toile d'araignée dont il est souvent question dans le texte, à propos justement du piège tendu à Misora (mais comment ne pas se souvenir de l'Ananze des contes ?). Il est seulement regrettable que les fils du récit restent souvent un peu confus. La narratrice, d'ailleurs, semble en être consciente puisqu'elle écrit à propos de son personnage : “Elle ne racontait pas d'histoire, elle n'avait jamais su raconter, du reste, elle commençait par le milieu et elle ne savait pas où elle aboutirait [...] elle découpait des séquences qui ne ressemblaient à rien du tout” (p. 27). Jugement tout de même un peu sévère.

Il serait intéressant, mais cela déborderait le cadre d'un simple compte-rendu, de situer ce livre dans un mouvement beaucoup plus général de la littérature romanesque non seulement ivoirienne, mais africaine, qui se manifeste clairement, par exemple en Afrique du Sud (voir entre autres l'évolution de Brink). Après la “démocratisation”, que deviennent les “contre-littératures” ? Il semble qu'elles se tournent, d'une façon ou d'une autre, vers le passé plus lointain et le mythe. C'est ce qu'a fait Tanella Boni, d'une manière à la fois personnelle, féminine et poétique.